



SARA GREEN

**PUBLICITÉ
POUR ADULTES**

TOME 3

Sara Greem

Publicité pour adultes

Tome 3



© 2016

Éditions Artalys

504 rue de Tourcoing – 59420 Mouvaux

<http://editions-artalys.com>

ISBN 978-2-37590-006-2

Un grand merci à Madame K., à Raphaël, « le soleil étoilé de mes jours », à ma sœur Angie et à Elodie D. & Co., Sivanah L., Didier G., Dominique F. et au Grand Chen, mes littéraires sans qui cette trilogie n'aurait jamais vu le jour.

Un grand merci à tous les auteurs et lecteurs qui partagent mon quotidien. Merci d'être à mes côtés. Je vous porte tous dans mon cœur.

Un grand merci aux chroniqueurs et aux booktubeurs qui prennent le temps de chroniquer les aventures de « mes oursons en peluche de la pub ».

Un grand merci à ma famille et aux Éditions Artalys qui m'ont donné ma chance.

Et enfin, un grand merci à la Vie et à tout ce qu'elle m'offre.

Chapitre 1

Ce n'était pas moi qui tentais d'attraper la poignée. J'ouvris les yeux dans l'obscurité de la chambre. Quelques filets de lumière se frayèrent un chemin à travers les volets fermés. J'eus juste le temps de me couvrir du drap avant que la porte ne s'ouvre entièrement. Mon pantalon était mouillé et je reconnus l'odeur âcre du sperme qui suintait à travers le tissu. Je n'eus pas la force de tourner la tête sur le côté et restai immobile en attendant que le visiteur ou la visiteuse s'annonce.

J'espère que ce n'est pas Rachel qui revient à la charge.

L'ombre s'arrêta quelques secondes au pied du lit. Puis elle se dirigea vers le fond de la chambre. J'entendis le glissement d'un tissu et un corps qui se calait confortablement. L'inconnu resta en silence. J'ouvris les yeux et une douleur aiguë enserra mes tempes. J'ébauchai un « Aïe ». L'inconnu se leva et entra dans la salle de bain. J'entendis l'eau couler. Puis il retourna s'asseoir sur le fauteuil. Ne pouvant plus attendre, je voulus prononcer un mot. Rien. J'avais la bouche et la gorge sèches. Je fis un effort.

— T... Terry ?

L'étranger croisa les jambes.

— Ce n'est pas Terry, déclara-t-il après un long moment de silence.

Merde !

La voix grave et douce de mon géniteur.

Mais que fait-il ici ?

— Papa ?

— Oui, c'est bien moi.

Le sentiment de rage de la veille recommençait à me tordre l'estomac. J'eus envie de vomir. Crier. L'injurier. Mais aucun son ne sortit de ma bouche. Je me relevai sur le coussin et attendis.

Au bout de quelques longues secondes, mon père se leva et posa quelque chose sur la table basse. Puis il s'assit sur le lit. À mes

côtés.

— Ian, je...

Puis à nouveau le silence.

Un sentiment bizarre me serrait la gorge. La rage s'estompa soudainement et une émotion profonde m'envahit entièrement. J'avais mal agi en me sauvant comme un malpropre de l'appartement de ma mère. Rien que l'idée qu'elle souffre de mon manque de maturité me procura un sombre malaise.

— Pardon... papa.

Je m'excuse pour sauver la face devant ma mère.

Mon géniteur répondit d'une voix lasse :

— Ne parle pas. J'ai posé un verre avec de l'aspirine que tu boiras quand j'aurai fini de parler.

Je soupirai dans l'attente qu'il reprenne.

— Ian...

Son corps se courba et je devinai qu'il s'était pris la tête dans les mains. Mais je restai silencieux.

— Tout d'abord, sache une chose. Je t'aime, mon fils, et c'est peut-être quelque chose que tu ne peux pas concevoir. Mais je t'aime de tout mon cœur et tu es pratiquement la seule personne à qui je tiens sur cette terre. Il y a ta mère aussi...

Des fragments de souvenirs remontaient de loin.

— Pa...

Il se redressa.

— Laisse-moi terminer, s'il te plaît.

Je remontai péniblement le coussin sous ma tête pour le voir. Mes yeux s'étaient accoutumés à l'obscurité. Je restai figé. Curieux et honteux que l'odeur d'alcool et de sperme soit si prononcée.

— Je souhaitais m'excuser... Pour tout ce que j'ai pu faire ou ne pas faire dans le passé. J'ai manqué à ma parole. D'abord envers ta mère puis envers toi. C'est difficile pour moi d'en parler... Je m'excuse de ne pas avoir été assez présent dans ta vie et de t'avoir mis de côté durant toutes ces années... Je m'excuse pour...

J'étais incapable d'expliquer ce que je ressentais. Tellement ce malaise me troublait.

Ian, pense à ta mère.

— Papa...

Il se leva cette fois et retourna s'asseoir sur le fauteuil.

— Mon fils, laisse-moi finir car je ne sais pas si j'aurai le courage d'aller jusqu'au bout de ce que j'ai à te dire.

Je me tus.

— J'ai souvent accompli de mauvaises actions dans mon travail et surtout dans ma vie privée. Mais à aucun moment, je n'ai été tenté par la méchanceté gratuite.

Tu parles !

— J'ai fait ce qui était juste. Et ce qui était juste a souvent mené les personnes que j'aimais à souffrir. C'est ce qui s'est passé avec ta mère d'abord.

Je l'entendis soupirer. Puis il reprit :

— Lorsque je me suis rendu compte de mes actes, c'était trop tard. Alors j'ai fait ce que j'ai pu et j'ai tenté de me racheter.

— Te racheter ? Tu crois que c'est si simple quand le mal est fait ?

Mon intervention fut malvenue : qu'il en finisse une bonne fois pour toutes ! Il renifla avant de reprendre.

— J'ai aidé Alice et Théodora à se construire un avenir car leur père les avait abandonnées. Mais il n'avait pas abandonné que ses filles. Il avait aussi abandonné sa femme qui s'est laissée mourir après qu'elle eut appris les viols répétés de sa fille aînée.

Il prononça la dernière phrase d'une voix cassée par l'émotion.

— Je connaissais bien sa femme, reprit-il. Annabelle était une personne exemplaire. J'ai vraiment fait ce que je pouvais après sa mort, et j'aime croire que j'ai rétabli une situation qui courait à la catastrophe. Conrad ne me l'a jamais pardonné.

Je restai figé de terreur par ce qui allait suivre.

Il se tourna vers moi.

— Et il ne me le pardonnera jamais.

Je fermai les yeux puis les rouvris en vitesse car le visage cauchemardesque de Conrad Russell prenait d'assaut ma pauvre tête.

— Vous avez magouillé ensemble, puis tu l'as trahi pour ne pas avoir à laver son argent sale. Je me demande qui est le plus honorable de vous deux. Tu l'avais déjà fait dans le passé, non ? Tu n'es qu'un banquier.

Il se tourna vers moi.

— Je ne me suis jamais détourné de mes convictions dans le passé. Tu me croiras ou pas, mais je n'ai jamais dévié du droit chemin.

J'essayais de retarder au maximum le moment où il parlerait d'Helen. Car je pressentais qu'il ne me louperait pas.

— Conrad n'est pas le problème.

— Mais tu...

— Laisse-moi finir.

Il reprit une inspiration.

— Helen est morte par ma faute mais c'est toi qui as payé le prix fort. Tu as été abandonné par ton père et enfin séparé de la personne en qui tu avais le plus confiance. Et je vis avec cette culpabilité depuis toutes ces années. J'en ai perdu le sommeil.

Et que devrais-je dire, moi ?

Mon paternel se débarrassait d'un poids qu'il jugeait trop lourd. Mais à qui avait-il parlé de l'accident pour tenter de se soulager ? À ma connaissance, ses habitudes n'avaient pas changé. C'est moi qui mourus à petit feu. C'est moi qui portai la culpabilité. Et c'est encore moi qui en ressortis avec des séquelles. J'étais devenu une machine incapable de ressentir la moindre émotion. Ce corps qui me paralysait était devenu mon fardeau. Mon étoile s'était éteinte. Pas la sienne. Et je réclamai vengeance.

Je m'apprêtais à le lui cracher à la figure mais il se leva à nouveau pour s'asseoir à mes côtés et chercha ma main qu'il attrapa et serra fort. J'avais hésité à la retirer. Mais la fatigue me terrassait. Et je le laissai faire.

— Je te demande de m'excuser, mon fils. Pour le meurtre d'Helen. Mais aussi pour avoir gardé contact avec la fille de Conrad. Théodora ne le voulait pas au début. Lors de notre rencontre, elle m'a expressément dit qu'elle était de ton côté et qu'elle comprenait ta position. Comment aurait-elle pu faire autrement puisqu'elle-même haïssait son propre père ?

Je ne savais pas pourquoi mais ma main se prit à serrer la sienne. Peut-être parce qu'il parlait de Terry.

— Théodora t'aime sincèrement et je ne veux pas que tu la quittes pour ça, pour avoir voulu te rendre enfin une vie de famille épanouie. Chose que tu n'as jamais connue.

Il soupira en se frottant un œil d'une autre main.

— Ce que je voulais te dire, mis à part mes excuses, c'est que tout au long de ces années, je n'ai jamais cessé d'aimer ta mère. Je l'ai trompée, certes, à maintes reprises, mais je mets cela sur le compte de l'inexpérience du jeune homme que j'étais. Après tout, moi aussi, je n'ai pas eu de père pour me guider.

À sa décharge, il ne parlait jamais de ses propres parents. Je savais qu'ils vivaient à New York mais il ne m'en avait jamais parlé. Enfant, je me demandais pourquoi les autres enfants avaient des grands-parents paternels et moi pas. Je ne connaissais que les parents de ma mère. Mais chaque fois que j'ouvrais la bouche pour questionner mon père sur son enfance, il détournait la conversation. Puis les années avaient passé et je m'étais fichu de tout ce qui touchait à mon père. De près ou de loin.

— Mon fils, tu as été ma fierté depuis que tu es né. Je n'ai pas le même rapport avec tes demi-sœurs qui ne m'ont malheureusement jamais respecté. Le côté superficiel de leur mère les a malheureusement affectées depuis l'enfance.

Il prononça la dernière phrase avec mépris. Je souriais intérieurement car je ne m'étais pas trompé sur la *pouffe* qui avait partagé sa vie.

— Mais pourquoi tu l'as épousée ? questionnai-je spontanément. Oubliant les belles phrases blessantes que j'avais préparées dans ma tête.

— Parce qu'elle est tombée enceinte à mon insu. Voilà la raison.

— Mais maman ? Comment as-tu pu lui faire ça ? Comment as-tu pu me faire ça à moi ?

Je hurlais presque. La tête à moitié relevée.

— Mon fils, tu me croiras ou pas mais je n'ai pas eu le choix. Dans la vie d'un homme, il y a des pressions politiques qui ne pardonnent pas. J'ai juste suivi le chemin qui avait été tracé pour moi.

— Des problèmes politiques, n'importe quoi !

Je m'étais soudainement redressé, lâchant sa main. Je repris :

— Tu as pensé à ce qu'on a pu vivre avec maman ? Tu as choisi ta carrière, ton bien-être avant nous !

Il se leva et continua d'un ton calme :

— Je n'avais pas le choix. Ta mère le savait et elle l'a accepté. Elle s'est sacrifiée pour que je puisse poursuivre ma carrière.

Je me levai brusquement de l'autre côté du lit en repoussant le drap. Je devinais le contour de sa silhouette dans l'obscurité et je voulus me diriger vers lui.

— N'importe quoi ! Sors d'ici !

Mais je tombai dès que j'eus fait quelques pas. Mon père se précipita pour me soutenir et me remettre au lit.

Lâche-moi, espèce de traître !

— Fils, écoute-moi jusqu'au bout.

Je me retournai sur le côté.

— Malgré ce que tu crois, j'ai gardé le contact avec ta mère.

Regarde.

Il sortit quelque chose de l'intérieur de son veston et le lança sur le lit. Je me tournai à moitié.

— Ce sont toutes les lettres que je lui écrivais en douce et qu'elle n'a jamais ouvertes, préférant me les rendre.

C'est quoi encore cette histoire ?

Je me retournai entièrement et touchai le paquet relié par un fil.

— Mais...

— Je lui disais que je l'aimais toujours et que je désirais revenir dans sa vie parce que je vous aimais, elle et toi. Je souffre depuis vingt ans, Ian. Ces lettres-là ne sont qu'une infime partie de ce que je lui ai écrit.

Cette fois j'allumai la lampe de chevet et réglai l'intensité lumineuse. Juste assez pour que je puisse voir autour de moi. Je regardai mon père qui avait les yeux cernés et une barbe naissante. Il portait les mêmes vêtements que la veille et semblait avoir pleuré. J'ignorai son chagrin et pris un courrier qui était effectivement fermé. Comme tous les autres.

— Il m'a fallu un peu plus de six mois après mon départ de la maison pour comprendre que je ne voulais pas vivre sans ta mère. Elle a fait preuve de fierté et je l'admire pour cela, reprit-il.

Je continuais à toucher les lettres du bout des doigts. Toutes adressées à la même personne : Frau Joanna Riley. Sans mentionner son nom de jeune fille. Sans doute pour dégeler l'honorable cœur de ma mère. Certaines enveloppes étaient jaunies par le temps mais les feuillets devaient être intacts à l'intérieur. C'était comme si le temps s'était arrêté dans cette chambre d'hôtel au centre de ma ville natale.

— Fils, cela fait vingt ans que je cherche ta mère.

Mon menton désigna le tas de courriers éparpillés sur le drap.

— Mais, pourquoi maintenant ?

Je dus faire un effort pour ne pas me mettre à l'injurier.

— Parce qu'après ma dernière visite, il y a quelques mois, elle a compris que j'étais sincère. Vingt ans après, fils. Ta mère n'a eu aucune liaison, elle m'a attendu pendant vingt ans.

— Mais...

Il m'interrompit.

— J'avais déjà quitté Sophie depuis quelques années. Tu ne le savais pas. Mais je n'ai jamais cessé de rechercher ta mère.

— Mais maintenant ? C'est trop tard... déclarai-je en lâchant son regard implorant.

Était-il sincère ? Se pouvait-il que ce soit lui, Thomas Riley, le tombeur de ces dames ? Je ne le reconnaissais pas.

— Non, Ian, il n'est pas trop tard. Nous sommes encore jeunes et je passerai le reste de mes jours à me faire pardonner.

Je pris le paquet et le balançai par terre. Puis la rage réapparut.

— Ce ne sont que des mensonges ! Pourquoi tu n'as jamais essayé de m'en parler ? Pourquoi ? Tu mens !

Il se leva et me prit les poignets. Je fus surpris par la violence de sa réaction.

— Parce que ta mère ne voulait pas que je te mêle à nos histoires !

Il relâcha sa prise et je me laissai tomber sur le coussin.

— Mais Terry ? Pourquoi tu as voulu impliquer Terry ?

Il prit une inspiration et lâcha mes poignets.

— Parce que Théodora est la personne en qui tu as le plus confiance. Et elle aurait pu te raisonner.

— Donc tu as manipulé Terry pour m'atteindre moi ?

— Non ! Je veux avoir une vie de famille, Ian ! Avec la femme que j'aime et mon fils, est-ce que c'est si difficile à comprendre ?

Il était hors de lui. Puis il prit quelques secondes pour se calmer. Je ne l'avais jamais vu dans cet état.

— Et que vas-tu faire maintenant ? C'est beau de m'avoir avoué tout ça, mais que vas-tu faire concrètement ? Vingt ans après ?

Il se laissa lourdement retomber à mes côtés.

— Je suis en pleine procédure de divorce. Sophie a réclamé une

grosse partie de ma fortune mais cela ne m'importe plus. Je veux vivre avec ma famille, et c'est tout.

— Pourquoi as-tu impliqué Terry ?

C'était le moment ou jamais d'avoir des réponses aux questions que je commençais à comprendre. Il faudrait que « j'en pense » à remercier le Dr. Liu et ses phrases sibyllines lors de mon retour à Paris.

— Parce qu'elle a besoin de protection contre son père et que je peux l'aider. Comme je peux t'aider toi.

— Je n'ai pas besoin de ton aide.

— Détrompe-toi. Tu ne sais pas à qui tu as affaire.

Conrad Russell. Je finirais par l'avoir d'une manière ou d'une autre.

— Et appeler Jérôme Dicker et lui proposer des clients potentiels va te racheter, tu crois ? Vingt ans d'absence envolés en quelques jours !

— Je voulais juste t'aider. Accepte mon aide. Je sais ce que je fais.

Il ne se rendait visiblement pas compte que le piston n'était pas ma méthode favorite. Mais je ne pouvais pas m'y dérober. Il fallait lancer notre société. Et les ours en peluche comptaient sur moi.

— Je l'ai acceptée. Ai-je le choix de toute façon ?

— Nous avons tous le choix. Mais choisis bien car cela pourrait te porter préjudice si tu fais un faux pas.

De quoi il parle ?

— Je t'ai dit que j'avais accepté. Mais je ne le fais pas pour moi. Il y a des gens qui me respectent, je te signale, et je ne veux pas qu'ils se retrouvent dans la merde à cause de mes états d'âme. Ce que je pense de toi ne les concerne pas.

Il se tourna une énième fois pour soupirer.

— Ils t'ont donné ta chance et je sais que tu ne les décevras pas. D'un autre côté, je t'ai proposé de prendre ma suite à la banque.

Encore cette histoire !

— Le milieu publicitaire me convient parfaitement. Et pourquoi devrais-je prendre ta suite ? Tu te retires des affaires ?

— Non... Terry est en bas, est-ce que tu veux que je la fasse monter ? Nous n'avons pas dormi la nuit dernière, répondit-il en ignorant ma question.

J'eus soudainement envie de prendre ma douce dans mes bras. Quel ingrat j'avais été ! Penser qu'elle aurait pu me trahir. Mais pas si vite...

— Pas tout de suite. Dis-moi juste une dernière chose.

Il se tourna vers moi.

— Je t'écoute.

— Quel est ce grand secret que vous partagez tous les deux ? Je suis tombé sur son portable et il y avait un message de toi qui...

Il m'interrompit net.

— Je sais. Elle m'a raconté que tu avais lu ce message.

— C'est moi qui t'écoute. Quel est donc ce grand secret qui te lie à Terry ?

Il se racla la gorge. Ce qui présageait un sujet délicat.

— Elle n'aimerait pas que je te le dise mais je vais tout de même le faire.

Il avait prononcé chaque parole de façon exagérée. Comme s'il requérait que toute mon attention fût concentrée sur ce qu'il avait à me dire.

Je me redressai car la partie s'annonçait des plus intéressantes. Il reprit calmement :

— Tu lui as parlé de l'accident d'Helen et je sais que tu es une thérapie intensive après ton suicide manqué, il y a quelques semaines.

— Non, ce n'est pas...

Il leva une main devant mes yeux.

— Ce n'est pas important. Mais sache que j'ai retrouvé la trace du deuxième type qui vous a agressés, cette fameuse nuit où Helen a perdu la vie.

— Quoi ?

J'étais abasourdi.

— Ce gars a changé de prison et je me suis assuré personnellement qu'il n'en sorte plus. Terry aurait voulu te confronter à ce type pour que ta guérison s'accélère.

La fureur ne me quittait plus.

— Pardon ?

— Je lui avais bien dit que l'idée me semblait trop difficile à réaliser, car apparemment ton deuil n'était pas encore terminé. Mais pour une raison que j'ignore, elle a insisté.

Je me sentis soudainement plus bas que terre.

— Soit ! Et... tu l'as retrouvé ?

— Oui. Et je lui ai parlé. Cet homme vit avec une culpabilité immense et il veut te parler.

Je n'en croyais pas mes oreilles. Me confronter à l'un des meurtriers d'Helen. L'idée me faisait bondir. Mais après quelques secondes de réflexion, je me dis qu'il fallait que je pense à me procurer un flingue. Je pourrais descendre le mercenaire mandaté, puis je tuerais celui qui l'avait payé.

— Il veut me parler de quoi ? Tu crois que le fait de vouloir me parler fera revenir Helen ?

— Non, mais tu apprendras des choses qu'il ne veut dire qu'à toi. Et si ça peut te permettre de faire payer intelligemment les personnes qui ont commandité l'agression, alors je trouve que c'est juste.

Juste ? Ce n'est pas parce qu'il me parlait « justice » depuis près d'une heure que je pouvais lui faire confiance. Il fallait que je reste sur mes gardes.

— Tu viendrais avec moi ?

Mon paternel répondit du tac au tac :

— Oui. Mais je resterai à l'extérieur.

— Dis, papa ?

Je me radouciss soudainement à l'idée de ma vengeance. Mais aussi parce que ma mère ne méritait pas de souffrir à nouveau. Et à cause de moi cette fois. Mon paternel avait déjà bien œuvré dans ce sens.

— Oui ?

— Pourrais-tu s'il te plaît ouvrir un peu les volets ? Je ne veux plus rester dans l'obscurité.

J'ai besoin de lumière et de clarté.

Il sourit et se leva. Tandis qu'il ouvrait les volets, je pris l'aspirine et le verre d'eau que je bus d'un trait. Il retourna s'asseoir sur le lit et je pus constater la pâleur de son teint et ses traits tirés. Il n'avait pas dormi de la nuit et c'était flagrant.

— Tu as mauvaise mine, fils.

J'avais le choix : lui cracher mon mépris au visage ou lui laisser une chance, à mon grand désarroi. Je pensai à ma mère et décidai d'adopter une attitude plus digne.

— Tu ne t'es pas regardé, lui balançai-je.

Il sourit. L'atmosphère devenait plus légère. La lumière du soleil illuminait la chambre. Je me sentais plus serein malgré tout. Et si ma mère était heureuse ? Elle l'avait bien mérité au fond. Cette dernière pensée me conforta dans l'idée que leur relation ne me concernait plus. Pour le reste : du temps au temps.

— Toi et moi avons plus de points communs que tu ne crois. Et j'espère qu'hier soir, tu n'as pas commis l'irréparable.

Il désignait mon pantalon du menton.

La honte !

— Je ne commettrai jamais l'irréparable. J'ai juste un peu trop bu. Ce qui a provoqué des cauchemars. On a peut-être des points communs, mais pas tous.

Je ne serai jamais comme toi. Je ne tromperai jamais Terry.

Il rit légèrement.

— Et à en croire le personnel de l'hôtel, vous avez fêté toute la nuit. L'odeur s'est répandue partout, lança-t-il pour éviter d'avoir à rebondir à nouveau sur ma dernière phrase.

Je dus rougir de honte car il se mit à rire.

Putains d'oursons !

— Mes collègues sont intenable...

Il mit une main sur ma jambe.

— J'ai eu une jeunesse aussi. Mais j'ai su m'arrêter à temps.

J'éclatai étrangement de rire à mon tour. Mais d'un rire nerveux.

— Premièrement, c'est difficile à croire, et deuxièmement, quand je l'apprendrai à maman, elle hésitera à se remettre avec toi, crois-moi.

Je vais lui redonner une chance... Peut-être...

Il sourit.

— Combien de fois dans notre jeunesse, ta mère a dû rentrer avec mon poids sur le dos. Je ne les compte même plus.

Le fait que mes parents aient pu avoir une jeunesse me fit sourire. Ma mère paraissait si douce et si... sobre.

— Seulement, dans ton cas, reprit-il, il est un peu tard pour s'adonner à ce genre d'activité, tu ne crois pas ?

— Papa, je bosse dans la pub, déclarai-je.

— Fais attention, fils, si tu ne veux pas mourir prématurément.

Je hochai la tête.

— S'il te plaît, papa, ne dis rien à maman.

Il me fit un clin d'œil.

— On va dire que c'est notre secret, à condition que tu n'aïles jamais au-delà de certaines limites.

J'essayai de me relever mais ce fut impossible.

— Bon, fiston, je vais retrouver ta mère. Je peux demander à Théodora de monter ? Elle a très envie d'éclaircir tout ça.

Je me calai sur le matelas tandis qu'il se levait.

— Oui. Mais attends quelques minutes. Que je me passe de l'eau sur le visage.

— Une dernière chose... s'il te plaît, sois indulgent avec elle. Cette fille est très bien.

Je montrai la paume de ma main.

— Je te le promets.

Il m'embrassa sur le front et je me laissai faire. Puis il se dirigea vers la porte et il se retourna avant de l'ouvrir.

— Tu as rendez-vous avec Jessica Carlsson ce soir, n'est-ce pas ?

Je me redressai légèrement.

— Oui. Je trouve bizarre qu'elle m'ait posé un rendez-vous un vendredi en fin de journée.

Il sourit.

— N'y va pas par quatre chemins, avec elle.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle a une dette envers moi. Nous t'attendons à la maison demain soir, fils.

Une dette ?

— Merci et au fait, papa...

— Oui ?

Il s'apprêtait à sortir mais il revint dans la chambre.

— Comment as-tu fait pour entrer dans ma chambre ? Tu n'as tout de même pas forcé la porte ?

Il sourit.

— J'aurais pu. Mais je connais le directeur de cet hôtel. Et il m'a donné une carte pour entrer.

— Ah, je vois...

Il prit un air sérieux.

— Si tu penses que je suis venu ici avec des maîtresses, sache

que ce n'est pas le cas. Le directeur de l'hôtel est un ami et mon intervention auprès de toi était inévitable. Donc...

— O.K., j'ai compris. Merci, ça me rassure.

Il sourit.

— Je t'aime, fils.

Je ne répondis rien et il sortit. Un gros poids m'avait libéré. Ma mère méritait mes efforts. Quant à pardonner à mon père c'était une autre histoire. Du temps au temps.

Un type de l'hôtel m'avait monté la valise que j'avais oubliée chez ma mère. Mon père n'avait omis aucun détail. De l'étalage de ses sentiments au côté pratique, tout semblait parfait en apparence. Après avoir récupéré mes affaires, j'avais à peine eu le temps d'ouvrir les fenêtres et de changer de caleçon qu'on frappait à la porte. Je dus m'appuyer sur le mur pour éviter de tomber.

Terry apparut dans l'encadrement. Habillée d'un training rose clair. Les cheveux attachés et les yeux cernés de fatigue.

Je ne dis rien et me contentai d'ouvrir grands les bras. Le visage de ma douce, au départ anxieux, se détendit. Un large sourire. Elle sauta sur moi et faillit me renverser.

— Doucement, Terry ! Je suis très mal réveillé et j'ai un mal de crâne carabiné.

Elle éclata de rire et me couvrit de baisers.

— Ne prétextez pas une migraine, monsieur loup.

Migraine, tu parles !

Le Charlatan était au taquet. Je la soulevai et la portai jusqu'au lit. Puis j'enlevai son pull-over pour couvrir ses seins de baisers. J'enlevai mon caleçon en vitesse et descendis le bas de son training. Puis je passai une main dans sa culotte.

— Je vois que tu es prête, ma chérie. Bienvenue dans l'ancre du loup !

Elle éclata de rire et j'en profitai pour ouvrir ses cuisses et m'introduire brusquement en elle. Elle sursauta tandis que son corps s'offrait entièrement. Je la pilonnais en tirant sa queue de cheval. La jouissance devenait imminente.

Je n'arrive plus à tenir !

Malgré toute la cocaïne que j'avais dans le sang, mon pénis était prêt à exploser dans son vagin. L'animal s'était levé dans ma

poitrine. Plus démoniaque que jamais. Les événements récents le rendaient plus audacieux et sa folle course pouvait infliger de sérieuses blessures à ma douce. Je le fis taire.

Terry ouvrit la bouche pour laisser exploser une jouissance sauvage. Sa tête se souleva du lit et elle cria. Ce qui m'incita à me libérer à mon tour. Ondulant comme un serpent. Repu et en sueur, je me laissai retomber sur elle. Puis je m'écartai pour la laisser respirer.

Sa main chercha la mienne et la serra très fort.

— Je t'aime, mon amour.

— Moi aussi ma douce. Plus que tu ne peux l'imaginer.

Le bagagiste avait monté les affaires de Terry pendant qu'elle prenait une douche. Je somnolais à moitié sur le lit. Terrassé par les émotions et la fatigue. Tout s'enchaînait et s'accélérait. Comme une danse parfaitement coordonnée. J'étais apaisé par la discussion avec mon père. Pourquoi ne pas lui laisser une autre chance ? Pourquoi ne pas me laisser aller une bonne fois pour toutes ?

Ma douce chantonait sous le jet d'eau chaude et mon pénis se redressa. J'étais à moitié assoupi lorsqu'elle surgit avec une serviette autour des seins. Ses cheveux mouillés épars sur les épaules.

— Tu dors, chéri ?

— Hmm, hmm...

La fatigue l'emporta sur les propos du Charlatan. Il fallait que je dorme si je voulais être en forme pour le rendez-vous avec notre cliente potentielle.

— Merci pour tout, Terry...

— Monsieur loup n'est plus fâché ? déclara-t-elle en me jetant la serviette humide au visage.

Les yeux mi-clos, je redressai mollement la tête en humectant mes lèvres. Puis, vaincu, je me laissai retomber sur l'oreiller.

— Il faut que je dorme un peu, Terry. Si tu ne veux pas t'allonger un moment avec moi, ce qui me ferait extrêmement plaisir, je te propose d'aller dire aux autres que je les rejoindrai vers midi.

Elle commença à s'habiller tandis que mon pénis débandait.

— Moi je n'ai pas sommeil. Je vais vite m'habiller et aller voir

les collègues. Dieu sait dans quel état je vais les retrouver. Tes parents viennent me chercher dans trente minutes pour qu'on passe la journée ensemble.

Je redressai la tête. Avec Conrad Russell qui courait dans la nature, j'aurais voulu être présent. Mais mon père saurait la protéger. Comme il l'avait promis.

— Mais ils ne sont pas censés travailler aujourd'hui ? C'est bien vendredi, non ?

— Ils ont pris congé pour profiter de notre présence.

Que ma mère prenne congé, c'était une chose. Pour mon père, l'affaire me paraissait étrange. Mais je gardai mes doutes pour moi.

— Soit. Terry, il faut que tu rentres un peu avant dix-sept heures pour te préparer. Je serai ici pour t'attendre. Ou peut-être que tu pourrais rentrer avant pour t'occuper de moi ?

Je reçus son training sur la figure.

— Arrête, Terry, ou je vais te passer une bordée.

Elle éclata de rire.

— Plus tard, monsieur loup. Plus tard.

Je posai péniblement ma tête sur un coude.

— Tout s'est bien passé hier soir ?

Elle se retourna brusquement.

— C'est à toi qu'il faut poser la question, il me semble. Tu es parti comme un sauvage.

Je souris.

— Mon père est venu tout à l'heure.

— Et tu as pu tout éclaircir ?

Je soupirai.

— Oui.

Elle continuait à s'apprêter.

— Alors dis-le.

— Quoi ?

— Que ton père est quelqu'un de bien.

Ma tête retomba sur le coussin.

— Un jour. Pas aujourd'hui mais je me rapproche de cette idée.

Je le fais pour ma mère.

— Toi alors...

Je couvris ma tête avec le drap.

— Ian, est-ce que tu m'en veux ?

— Non, déclarai-je, caché sous le drap.
— Tu es sûr ? Tu ne vas pas me le faire payer d'une manière...
ou d'une autre ?
Mon visage resurgit avec un large sourire.
— Ça de toute façon. Mais non, je ne suis plus fâché contre toi.
Elle me fit une grimace.
— Je n'ai jamais voulu te nuire.
— Je sais et je sais aussi ce que tu avais l'intention de faire avec
le soutien de mon paternel.
Elle passa sa tête dans un pull-over.
— Et ?
— Je dois encore « en penser » mais je crois que ça me serait
profitable.
Je tus mes motivations réelles.
Ma douce avait fini de s'habiller et vint s'asseoir sur le lit.
— Nous irons ensemble. Le type veut te parler, reprit-elle. Je
crois que c'est le moment que tu fasses définitivement ton deuil.
— Je ne veux pas qu'il te voie.
— Mais I...
J'adoptai un ton des plus catégoriques :
— Terry, tu vas faire ce que je te dis, un point c'est tout.
— Soit, mais je veux être là. Je t'attendrai à l'extérieur du
parloir.
— Non ! Je ne veux pas que tu sois mêlée à cette histoire.
Elle émit un long soupir. Vaincue.
— Comme tu voudras. Bon, je me sauve car tes parents doivent
être dans le lobby en train de m'attendre.
— Mais il est quelle heure, là ?
Elle jeta un œil sur son portable.
— Neuf heures. Tu es sûr que tu ne veux pas venir ? Tes
parents seraient ravis.
Je me calai plus confortablement sur le matelas.
— Il est encore trop tôt pour que je les voie se rouler des pelles
à tout va. Non, je préfère dormir un peu pour être en forme.
Elle attrapa son sac à main puis m'embrassa les lèvres.
— À tout à l'heure, monsieur loup. Je vais vite voir les autres et
je te rejoins à dix-sept heures.
— Non, viens avant !

Elle s'engageait dans l'encadrement de la porte.

— On se voit à dix-sept heures. À tout à l'heure, mon amour.

Et elle sortit tandis que je sombrais dans un sommeil réparateur.

Mes oursons vinrent tambouriner à ma porte aux alentours de midi. J'étais profondément endormi mais je finis par me lever. Le mal de crâne avait disparu et je me sentais plutôt en forme.

J'ouvris la porte pour laisser passer les furies qui s'impatientaient dans le couloir.

Il n'y avait que Paul et Patrick. Ils étaient habillés tous deux de jeans et pull-over et affichaient un air décontracté.

Le mélange alcool, herbe et cocaïne me terrassait à chaque fois. Mais pas eux, visiblement.

Mon géant d'ami me bouscula pour entrer, alors que Patrick attendit que je l'y invite. Le jeune commercial respectait le code des vampires qui n'entrent dans un endroit que lorsqu'ils y sont invités. Et je le gratifiai d'un clin d'œil de remerciement. Qu'il me rendit. Évidemment.

Paul s'assit mollement sur le fauteuil dans lequel avait été assis mon père quelques heures plus tôt. Puis il sortit des sachets en plastique du fond de ses poches. Patrick me fit un signe de main et je le suivis. Je verrouillai soigneusement la porte. Puis plaçai une serviette sur toute la longueur du seuil pour éviter que la fumée ne prenne d'assaut le couloir.

— Mais qu'est-ce que tu fiches ? demanda Patrick qui s'était agenouillé et qui commençait à étaler des substances sur la table.

— Mais qu'est-ce que vous fichez, vous ? Vous débarquez dans ma chambre et commencez à rouler sans vergogne.

Paul m'interpella :

— Dis que ça te choque.

Je les rejoignis en souriant.

— Non, pas vraiment. Mais je nous calfeutre, c'est préférable.

Le jeune commercial me tendit un joint.

— Ça tombe bien parce que celui-ci est pour toi. Je propose qu'on se fasse monter notre déjeuner et que nous déjeunerions dans ta chambre.

L'idée ne me déplaisait guère.

— Mais où sont Rachel et Marco ?

— Ils se sont levés il y a une heure et ils sont partis en ville, répondit Paul.

— Rachel voulait faire du *shopping*, reprit Patrick. C'est dingue ce que les filles sont friandes de ce genre d'activité, surtout lorsqu'elles ne sont pas chez elles. Et Marco est aussi aller faire son propre *shopping*.

Paul éclata de rire.

J'espère qu'il ne va pas à la rencontre des dealers locaux !

— Il s'occupe du recrutement, en quelque sorte, ajouta mon collègue.

— Recrutement de quoi ? demandai-je anxieux.

— Les femmes, répondirent-ils en cœur.

J'éclatai de rire à mon tour.

— J'espère tout de même qu'il ne va pas trop faire parler de nous.

— La pub n'est jamais mauvaise, il n'y a ni bien ni mal, pourvu qu'on parle de nous, rétorqua le jeune commercial qui cessa tout net sur une œillade noire de ma part.

— Ah merde ! reprit-il. J'ai oublié les pilules dans ma chambre ! Je vais en profiter pour passer au restaurant pour nous commander des *burgers frites*. La cuisine zürichoise ne m'inspire pas confiance. Désolé Ian, mais on mange mieux en France.

Il n'a pas tort...

— Quelles pilules ? demandai-je, à nouveau anxieux.

— C'est rien. Il parlait du paracétamol, répondit Paul en sniffant de la poudre sur la table.

— Tu as mal à la tête ?

Le jeune commercial ne répondit pas et il se précipita vers la porte tandis que je me retournais sur le géant.

— Paul, je ne veux pas qu'il se mette à délirer ce soir. On rencontrera une cliente potentielle tout à l'heure et il doit se tenir à carreau.

Mon ami se releva. Les yeux fermés.

— Je crois qu'il va vraiment chercher du paracétamol. Il a mal au crâne depuis ce matin. Après tout ce qu'il s'est mis dans la tronche la nuit dernière, il a besoin d'un vrai médicament.

— Il pourrait dormir un peu au lieu de...

Mon ami m'interrompit net et tapa du poing par terre.
— Cesse de t'inquiéter tout le temps pour eux. Ils sont majeurs et vaccinés. Écoute plutôt ce que j'ai à te dire.
Je fixai mon attention sur ses mots.
— Ah, c'est vrai, tu voulais me parler d'un truc important.
— Eh oui, je vais te scotcher les fesses au sol !
Je me levai pour ouvrir les fenêtres.
— Je t'écoute.
Paul se leva et ouvrit les bras.
— J'ai demandé Eva en mariage !
Je restai debout, immobile. Les yeux écarquillés.
— T'es sérieux ?
Il sautillait sur place en bougeant frénétiquement ses bras.
— Plus que sérieux !
Je m'assis en éclatant de rire.
— Mais comment ça se fait ? Vous vous connaissez depuis quelques mois seulement et tu ne sais pas si...
Il attrapa mon bras.
— Je ne veux rien entendre. Je veux juste que tu me félicites.
— Mais... elle a accepté ?
— Oui !
Et il se jeta dans mes bras.
Je restai bouche bée. Puis je finis par le serrer très fort. Le géant m'enserra le torse et me souleva du sol.
— Paul, repose-moi, bon sang !
Il me projeta sur le lit puis il s'assit en tailleur pour allumer un joint.
— Bien sûr qu'elle a accepté ! Je me suis surpassé quand je lui ai demandé sa main. Restaurant romantique et bague de fiançailles que j'ai fait introduire dans un gâteau. Je lui ai sorti la totale et elle n'a pas pu résister.
Mon ami me passa le joint que je refusai. À contrecœur. Mais il le fallait si je voulais que mon rendez-vous se passe décemment.
— Mais tu te rends compte que le mariage est un engagement sérieux ? demandai-je bêtement en m'asseyant à ses côtés.
Il éclata de rire.
— Ian, je ne veux plus perdre de temps. J'aime sincèrement Eva et je ne vois pas ma vie sans elle. Pourquoi ça te choque ?

Paul avait certainement oublié qu'il avait couché avec la moitié de la planète. Tout allait si vite dans sa vie. Son impulsivité lui avait joué des tours dans bien des domaines. Et le mariage n'était pas à prendre à la légère.

— Mais tu ne la connais pas assez et elle non plus d'ailleurs. Tu lui as raconté qu'il t'arrivait de t'envoyer de la coke à tes heures perdues ? Et des joints ? Tu ne peux pas construire ta vie sur des mensonges, voyons !

Sa joie ne s'évanouit que très légèrement.

— J'arrêterai petit à petit. Et je me ferais désintoxiquer si elle me le demandait. Je ne pense pas que ce soit si difficile. Par amour, on peut faire bien des choses, non ?

Je lui arrachai le joint de la bouche.

— Très bien, alors commence maintenant.

Il me le reprit brusquement.

— Mais elle n'est pas là !

Je souris.

— Tu vois que tu n'y arrives pas. Eva te quittera si elle l'apprend, d'autant plus qu'avec tes petits mandats en tant que modèle, tu seras constamment confronté à ça, déclarai-je en lui désignant la poudre alignée sur la table.

— Mais je ferai attention. Je n'irai voir mon *dealer* que de temps en temps.

— Paul, tu joues avec le feu.

Mon ami haussa les épaules.

— On va dire que je vais diminuer les doses et que j'arrêterai petit à petit.

— Ah oui ? N'oublie pas que tu es aussi constamment confronté à la tentation sur ton lieu de travail. Tous tes collègues en prennent sans parler de ton boss.

Il humecta ses lèvres et prit une pause de réflexion durant quelques secondes. Puis son visage s'illumina brusquement.

— Soit, j'en consommerai un peu au bureau pour assurer les heures supplémentaires, mais après ça, c'est fini. Ian, je veux vraiment me marier avec Eva, quoi qu'il m'en coûte. Je ferai des efforts.

— Mais tu vas lui mentir !

Son sourire s'effaça.

— Non, je ne vais pas lui mentir. Disons plutôt que je ne vais rien dire.

Je baissai les bras.

— Fais comme tu le sens mais ne me demande pas de plaider ta cause si Eva venait à découvrir tes frasques, compris ?

Paul prit un air coupable. Et je souris car je savais que jamais je ne le laisserais tomber. Même pour aller défendre l'indéfendable auprès de sa fiancée.

Je finis par me lever pour me diriger vers le frigo d'où je sortis une bouteille de champagne.

— Tu en as parlé aux autres ?

— Quels autres ?

Je pris une mine exagérément déconfite. Le rapprochement entre Paul et les oursons en peluche était évident. Le fait qu'il en ait parlé à mes collaborateurs me rendait un tantinet jaloux.

— Patrick et les autres. Vous avez bien passé la nuit ensemble à vous déchirer la tête, non ?

Paul hocha la tête.

— J'ai été plus sage qu'eux, figure-toi. Je suis un enfant de chœur comparé à tes collègues.

Ce fut à moi de hocher la tête.

— N'essaie pas de te dédouaner, Paul. Alors, tu as lâché la bombe ?

Je tentai de maîtriser le ton de ma voix mais ce fut difficile.

— Je t'ai dit que je voulais que tu sois le premier à le savoir et j'ai respecté ma parole.

Je souris intérieurement et ouvris la bouteille. Le bouchon alla se planter dans le lustre au-dessus de nos têtes.

— Je suis heureux pour vous ! On se prend un verre de champagne ?

Il se leva et se remit à sautiller sur place.

— Alors tu es content ?

— Bien sûr que je suis content. Malgré tout...

Il se jeta dans mes bras et me serra très fort.

— Paul arrête, je vais tomber !

— O.K., O.K..

J'attrapai deux verres et servis les bulles.

— Tes parents sont au courant ?

Il se rassit en rallumant le pétard.

— Non, je vais leur annoncer. Je mange chez eux demain.

Je lui tendis une coupe remplie.

— Ils seront vexés. Ils ne connaissent pas ta fiancée. Tu y as pensé ?

Je humais le breuvage pétillant.

— J’emmènerai Eva dans quelques semaines à Zürich pour la leur présenter. Il fallait que je sois seul pour éviter les mauvaises surprises. Eva n’est pas italienne et ma mère risque de mal le prendre.

— Mais elle va l’adorer, j’en suis certain.

— Moi aussi, je l’adore !

Je levai enfin mon verre.

— Alors trinquons à ton mariage et à ton bonheur avec Eva !

Je bus une simple gorgée de champagne. Puis je m’assoupis à demi, calé dans le canapé, en écoutant mon ami d’enfance me louer les vertus du mariage.

Deux nouvelles du genre dans la journée. C’était trop pour moi.

Mes oursons en peluche et moi étions assis autour d’une grande table ronde. Dans une salle de conférence froide et impersonnelle. Nous étions arrivés un peu en avance. Terry avait passé la journée avec mes parents et était rentrée à l’hôtel plus tard que prévu. J’avais râlé en jurant de le lui faire payer. Un rendez-vous professionnel se doit d’être préparé à l’avance. Elle s’était changée tout en écoutant mes reproches qui ne semblaient pas l’atteindre. Elle gardait le sourire et avait hâte de retrouver mes parents pour le dîner, un peu plus tard. Quant à moi, j’appréhendais. Le fait d’avoir à nouveau mes deux parents réunis comblait mes rêves d’enfant. Mais aujourd’hui ? Je m’étais habitué à notre situation, à ma mère et à moi, à notre solitude. Je me promis d’en parler au Dr. Enkelmann. Décidé à aller jusqu’au bout de mon traitement. Mes chèques ne devaient pas simplement servir à remplir le vide sidéral de son cabinet de psy.

Rachel regarda sa montre.

— Ça fait déjà vingt minutes qu’on attend madame Carlsson. C’est déjà mal parti.

Ses fossettes sexy se creusaient sous l’effet de la colère.

Patrick tapait du pied en recoiffant ses longs cheveux en arrière. Marco regardait bêtement les tableaux mal assortis suspendus aux murs alors que Terry réprimait un bâillement.

J'ajustai une énième fois le nœud de ma cravate en les regardant tous de manière sérieuse.

— Nous n'avons pas le droit à l'erreur ce soir alors s'il vous plaît, patience.

Le jeune rédacteur se tourna vers moi.

— Nous sommes des professionnels, tu l'as oublié ?

Je lui adressai un regard noir.

— Nous ne sommes plus chez Russell & Buzz, je te signale, Marco. Ce que nous offrons avec X//MARKS, c'est du haut de gamme.

Le jeune homme se leva. Presque outré.

— Puisque c'est comme ça, je vais vite aller me rafraîchir aux toilettes.

Je n'eus pas le temps de me lever ni de réagir. Il courait déjà vers la porte.

Encore une connerie et je le tue !

Patrick étira ses bras sur la table.

— Laisse-le, Ian. Si ça se trouve, cette folle va encore nous faire poiroter pendant une heure.

Je me postai dans l'encadrement de la porte pour guetter une frasque potentielle du jeune rédacteur. Mais le couloir était désert. Quelques bureaux fermés laissaient deviner que des employés restaient tard, sans doute. Je me tenais debout le regard fixé sur le seuil des toilettes.

Mais qu'est-ce qu'il fiche ?

La voix de Rachel me parvenait de la salle.

— Arrête de paniquer, Ian. Patrick a raison. Et si cette grande dame du marketing nous avait oubliés ?

Terry se tourna vers moi.

— Je ne pense pas. Elle doit certainement être très occupée.

Ma douce ne pouvait s'empêcher de positiver. J'adorais.

La porte des toilettes s'ouvrit enfin. Marco s'était recoiffé et ressemblait à un sou tout neuf même si son costume sombre ne lui allait pas du tout. Chaque ourson avait fait des efforts pour être sur son trente et un. Le seul *hic*, c'était les cheveux longs de Patrick. Il

refusait catégoriquement de les couper. Mais j'étais tout de même content qu'ils aient tous fait un effort.

Le jeune rédacteur me bouscula pour passer. Je lui attrapai le bras et le fixai dans les yeux.

— Qu'est-ce que t'as pris ?

Il se dégagea légèrement.

— Juste ce qu'il faut pour supporter une réunion qui s'annonce ultra-ennuyeuse, répondit-il en se frottant le nez.

S'il fait tout capoter, je lui casse la figure !

Je le laissai passer en jetant encore un coup d'œil dans le couloir.

— Je ferais bien pareil, rétorqua Patrick, qui faillit s'allonger de tout son long sur la table.

Les filles adoptaient une attitude plus digne.

Mais que fiche-t-elle, bon sang ? Ce n'est pas bon signe.

Je m'apprêtais à refermer derrière moi lorsque j'entendis des pas à l'autre bout du couloir. Puis une main ouvrit violemment une porte. Et une voix puissante résonna jusqu'à nous.

— Je ne vous paie pas pour glander, je vous signale !

Quelqu'un tentait de s'expliquer dans la pièce. Mais je n'entendais pas les propos. Puis de nouveau la voix tonnante et impérative :

— Si vous ne faites pas ce que je vous dis, je vous flanque tous à la rue ! Changez-moi ça ou ça va barder lundi matin !

Un claquement puissant. Puis des pas feutrés sur la moquette.

Je refermai violemment avant que la furie ne me voie.

— Mince alors ! Vous avez entendu ça ? questionna Rachel. C'est qui cette folle ?

Marco riait sous cape.

— Une femme qu'il faut mater.

Terry et la directrice créative le foudroyèrent du regard.

Il n'a pas tort.

Je retournai rapidement m'asseoir en feignant l'indifférence. Mais les propos que j'avais entendus me firent penser à Robert Conival.

Il va falloir s'accrocher.

Peut-être que les recommandations de mon père changeraient l'attitude de la harpie. Mais j'avais de gros doutes.

Une main puissante frappa. Puis la femme entra en éclaircissant

sa voix.

— Bonsoir à vous. Je m'excuse du retard mais j'ai été retenue par des événements de dernière minute.

Les oursons se montrèrent très professionnels et lui serrèrent la main sans laisser transparaître leurs appréhensions.

Puis elle arriva à ma hauteur.

— Je suis très heureuse de vous rencontrer, monsieur Riley.

— Moi de même, madame Carlsson.

Cette femme évoqua quelque chose de malsain. La quarantaine bien prononcée et une classe qui se voulait indéfectible. Certes, son apparence était charmante. Cheveux châtains courts. Tailleur coupé à la perfection et bijoux parfaitement assortis. Grande et légèrement enrobée avec un décolleté des plus suggestifs.

Ses seins sont trop bien dressés pour être honnêtes ! On ne me la fait pas ! Ça sent la prothèse !

Je me gardai de m'attarder sur une quelconque partie de son corps et me contentai de la fixer de manière neutre. Sans sourire. Sa bouche dessina une moue délicieuse. Presque charmeuse. Je sentis qu'une ombre de sensualité traversait son regard. Mais je n'eus aucune réaction. La présence de Terry n'y était pour rien. Et je fixai ma douce afin de me réchauffer car l'aura de cette femme me glaçait.

Cette grognasse me donne la chair de poule.

Marco n'eut certainement pas la même impression. Il la regardait d'un œil intéressé. Je finis par tirer sa chaise afin qu'elle puisse s'asseoir.

— Oh merci, monsieur Riley. Vous êtes charmant.

Son accent anglais sonnait très francophone. La harpie aurait pu s'exprimer dans la langue de Molière mais elle tenait visiblement à étaler ses compétences linguistiques. Elle devait les considérer comme une marque d'élitisme.

Quelle pédanterie !

Je retournai m'asseoir et attrapai mon stylo pour lui signifier que la réunion pouvait commencer. Vingt minutes de retard. C'était inacceptable.

— Je suis désolée pour ce contretemps. Les employés sont un réel problème dans cette société.

Nous la regardions tous un peu embarrassés. Ma tête se tourna

vers chaque ourson pour imposer le silence.

— Vous devez être très occupée, madame Carlsson. Nous comprenons votre retard, dit Rachel avec son charisme naturel et peut-être un rien de condescendance.

Ce qui lui valut une œillade très méchante de la part de notre interlocutrice. Rachel, de surcroît, était bien plus jolie que la directrice marketing. La jalousie entre femmes ne mettrait pas longtemps à se manifester.

Madame Carlsson émit un léger *pffff* en baissant la tête sur son cahier ouvert.

— Il est vrai que je suis très occupée. Et je le serais bien moins si j'avais à travailler avec des gens plus professionnels. C'est fou à quel point la société regorge de nullités en tout genre.

Mon sang se glaça. La panthère sortait du bois. J'étais sur mes gardes.

— Les professionnels de qualité se perdent de nos jours, madame...

Elle lança un coup d'œil à son cahier.

— McKeen, c'est ça ?

La directrice créative sourit délicatement en forçant ses précieuses fossettes.

— Jones. Rachel Jones.

Une main devant la bouche, notre cliente émit un petit rire qui se voulait raffiné. Quant à moi, je perçus un ricanement de hyène. Un rire mesquin.

Puis elle croisa délicatement ses jambes et nous fixa à tour de rôle.

Je n'aime pas cette femme.

— Oui, c'est ça... Madame Jones, lança-t-elle d'une voix sensuelle.

L'attaque envers Rachel était plus qu'évidente.

— Et vous mademoiselle... (ses yeux se baissèrent à nouveau sur son cahier). McKeen, n'êtes-vous pas un peu jeune pour assister à ce genre de réunion ? Vous n'avez tout de même pas amené votre stagiaire, monsieur Riley ?

Terry garda dignement son sang froid et ouvrit la bouche pour se défendre. Mais je fus plus rapide :

— Je peux vous assurer, madame Carlsson, que les personnes

assises à cette table ont toutes les compétences nécessaires à l'aboutissement et au succès de votre projet. Je pense être le meilleur juge et le seul garant. Enfin... si vous nous confiez votre mandat, bien entendu.

La femme fit une moue désobligeante. Au grand désarroi de Marco qui tourna la tête de mon côté. La cliente lui parut du coup moins séduisante.

— Oui, bien sûr... Bref, passons aux choses sérieuses. Je n'ai pas que ça à faire.

Elle se prend pour qui ?

Les oursons se regardèrent tous entre eux. Terry me lança des ceillades interrogatives tandis que Patrick se faisait tout petit en s'enfonçant dans sa chaise.

L'atmosphère était lourde et je pris la parole pour mettre les oursons en confiance. La harpie ne nous aurait pas.

— Et nous non plus, madame Carlsson. Nous nous sommes déplacés depuis Paris pour vous présenter nos idées.

Le reste de la troupe me remercia des yeux.

La cliente leva la tête de son cahier et commença à jouer avec un stylo. Un sourire moqueur aux lèvres.

— Alors montrez-moi ce que vous proposez, monsieur Riley. Mais je vous signale que je serai intransigeante. Je n'aime que moyennement travailler avec les agences de publicité.

— Pourquoi ?

La question sortit spontanément des lèvres de Patrick. Ce qui ne plut aucunement à madame Carlsson dont la tête lançait des éclairs invisibles.

— Parce que les agences de publicité ne comprendront jamais ce qui se passe de l'autre côté de la barrière, chez les clients. Parce que les agences de publicité ne connaissent pas la vraie valeur du travail. Et parce que les agences de publicité ne regorgent que de créatifs drogués et incompetents.

Marco hésita à se frotter le nez pendant que je croisais les mains en fixant la cliente de manière glaciale.

— Notre agence de publicité ne correspond en aucun point à ce que vous décrivez, madame Carlsson. Nous offrons à nos clients une très haute qualité de services et je vous demanderais de nous faire confiance sans dénigrer notre travail par avance.

Le ton de ma voix la surprit et son visage perdit soudainement de son tranchant. Je crus même y voir une certaine intimidation.

— Je vous prie de m’excuser, monsieur Riley. Je suis fatiguée et ma semaine est loin d’être terminée.

Je sentis les tensions environnantes se relâcher. Mais sur elle, il fallait maintenir la pression.

— Et si nous commençons ? dis-je impatient, en la regardant dans les yeux tout en ouvrant le dossier qui se trouvait devant moi.

La question, toute rhétorique, avait sonné comme un ordre et lui fit l’effet d’une douche froide. Enfin nous pouvions passer à l’essentiel.

La réunion se déroula comme prévu. La directrice marketing nous poursuivit d’une arrogance sans égale mais elle écouta attentivement ma présentation. Puis les premières ébauches lui furent exposées par nos créatifs. Patrick et Terry firent preuve d’une grande maturité professionnelle malgré leur jeune expérience, prouvant ainsi qu’ils gèreraient ce compte de manière optimale. Après deux longues heures de réunion où les piques et attaques contre les filles et les publicistes ne nous avaient pas été épargnées, nous nous levâmes enfin pour prendre congé. Notre cliente nous avait fait part d’idées farfelues et totalement dépassées mais nous étions restés calmes. Les oursons étaient sans doute outrés d’avoir affaire à une telle personnalité. Nous étions à des milles de la douceur et de la compréhension de monsieur Jacques Muley. Mais un nouveau mandat ne se refuse pas. Et je pris sur moi.

Les oursons étaient sortis après un pompeux serrage de mains et je restai seul dans la salle de conférence avec madame Carlsson.

— Merci pour votre présentation, monsieur Riley. J’ai bien remarqué que vous teniez à nous offrir un service de qualité et je suis impatiente de voir la suite. Comme je n’ai pas soumis de *pitch* à d’autres agences, vous pouvez d’ores et déjà me soumettre les devis définitifs.

J’étais occupé à rassembler mes documents avant de rejoindre le reste de la troupe.

— Nous ne vous décevrons pas, madame Carlsson.

Elle se rapprocha de moi en jouant avec son lourd bracelet.

— Je souhaiterais vous voir seule à seul pour un dîner, monsieur Riley.

Sa proposition me laissa de glace. Mais je pris un ton courtois :

— Je vous remercie pour votre attention, mais je serai de retour à Paris dans quelques jours.

— Alors disons ce soir ? Je n'ai pas de plans particuliers.

Je continuai à ranger mes affaires.

— Je suis déjà engagé, ce soir.

Je refuse d'aller dîner avec ce dragon.

— Tant pis pour moi. Je souhaitais faire plus ample connaissance avec le directeur de l'agence.

— Pourquoi cet intérêt ? répondis-je presque spontanément, peut-être pour la mettre mal à l'aise.

Mon père m'avait avoué que cette femme avait une dette envers lui. Et je commençais à croire qu'elle avait fait partie de son lot de maîtresses. Mais le sujet ne m'intéressait pas plus que cela au fond.

Elle continuait à jouer avec ses bijoux en adoptant une attitude faussement supérieure.

— Parce que vous semblez être un homme intéressant et que je souhaitais connaître un peu plus vos méthodes de travail.

Elle pourrait trouver autre chose.

— Je ne suis pas si intéressant que cela, comparé à mon père. Vous connaissez Thomas Riley, n'est-ce pas ?

Je perçus un léger mouvement de recul de son côté.

— En effet. J'ai eu affaire à votre père à maintes reprises dans le passé.

Je cessai mon activité, dans l'attente qu'elle me donne quelques informations croustillantes.

— D'ailleurs, la réunion de ce soir a eu lieu grâce à ses soins, n'est-ce pas ?

Ma question l'embarrassa car elle fit une moue significative.

— Oui. Il m'a parlé de votre nouvelle agence et de son concept novateur. J'ai donc décidé de vous donner votre chance.

Quelque chose sonnait faux dans cet aveu. Mais je fis mine de ne pas le relever.

— Et nous vous en remercions, madame Carlsson.

J'avais rassemblé tous mes documents et m'appêtais à sortir. Les oursons s'étaient engagés dans le couloir et j'avais hâte de les

retrouver.

— Attendez, monsieur Riley.

Mon éducation voulut que je simule de l'intérêt pour sa nouvelle requête. Alors que j'avais envie de fuir car la tournure de la situation commençait à me déplaire. Et un faux pas de ma part pouvait compromettre notre nouveau mandat.

— Je vous écoute, madame Carlsson.

La femme s'assit en posant une fesse sur la table. La posture était des plus explicites.

— Il est tellement rare de rencontrer un homme comme vous. Jeune et brillant. Je souhaitais vraiment passer un peu plus de temps en votre compagnie.

Ma parole, c'est une mal-baisée. Je vais t'en mettre plein la figure.

— Je suis très occupé et de surcroît engagé sentimentalement. Mais je suppose que votre grâce naturelle et votre statut social vous permettront de combler un homme à la recherche d'une perle rare.

Sa main se posa à nouveau sur sa gorge. Elle revint à la charge :

— Justement, je ne m'engage qu'avec des hommes investis dans une relation, comme vous dites, pour éviter tout malentendu. Et je n'apprécie que la compagnie d'hommes au statut, comme dirais-je, élevé.

Et friqués, je suppose. Mon père a dû coucher avec elle.

Je souris nerveusement. Choqué par sa proposition abrupte. Et choqué qu'elle me voie comme la poule aux œufs d'or.

Que peut-elle apporter à un homme d'un « statut élevé » sinon une paire de seins totalement refaits ?

— Je ne me reconnais pas dans le statut dont vous parlez et j'espère que vous ne m'en tiendrez pas rigueur, mais je refuse votre proposition. Si cela doit mettre en péril notre prochaine collaboration, je vous prie de me le dire tout de suite pour éviter des pertes d'énergie.

J'avais tenté le tout pour le tout. Il était hors de question que je devienne comme Emy Weaver. À me prostituer pour des mandats de grande envergure. Ou pas.

— Non, non pas du tout. Ne vous méprenez pas. Je tiens à ce que vous gériez notre compte.

La raclée que je venais de lui mettre la rendit un peu moins

agressive. J'en profitai pour boucler mon attaché-case. Puis je me levai et lui tendis la main.

— Cela a été un vrai plaisir de vous rencontrer, madame Carlsson. X//MARKS ne vous décevra pas.

Elle me tendit une main lasse.

— Merci à vous, monsieur Riley. Je vous ferai parvenir notre *briefing* dans les meilleurs délais. Bon retour à Paris.

Je tournai les talons sans un regard en arrière et je courus presque jusqu'à la sortie. Les lumières étaient encore allumées dans certains bureaux et je pressai le pas pour éviter que la cliente ne me rattrape. Mais avant que je ne pousse la porte de l'étage, j'entendis la voix de madame Carlsson qui s'en prenait à ses pauvres employés.

Nous étions passés par l'hôtel avant de rejoindre nos soirées respectives. Paul nous attendait sagement dans la chambre de Patrick. Sagement était un bien grand mot. Terry roula des yeux en billes de loto lorsqu'elle nous rejoignit dans la pièce encombrée de poudres et de tabac. Paul me fit un clin d'œil. Ce qui signifiait que le repas chez ses parents s'était bien passé. Puis, il y eut un long compte-rendu sur la réunion. Personne n'était satisfait. Patrick et Terry semblaient terrifiés par ce qu'ils avaient à gérer. Je les réconfortai du mieux que je pus. Rachel et Marco semblaient aussi peu optimistes. Mais j'étais décidé à mener le projet à bon port. Rien que pour prouver à mon père que j'étais capable de produire un excellent travail. Avec ou sans son aide. La prochaine étape prévue le lundi suivant serait la rencontre du directeur marketing de la banque pour laquelle il travaillait. Mais j'étais moins angoissé du coup. Je me demandais quelle était cette dette que madame Carlsson avait envers mon paternel. Tout ça sentait la magouille à plein nez.

Terry et moi étions dans la chambre en train de nous changer lorsque mon portable se mit à vibrer. Il était près de vingt et une heures et nous étions en retard.

« Salut Jérôme... Oui tout s'est bien passé, merci... Je pense bien que de ton côté aussi, il doit y avoir pas mal de travail durant notre absence... Oui, nous nous sommes bien débrouillés et nous

devrons lui préparer un contrat... Non, non... Ne te réjouis pas trop vite car le compte sera rude à gérer... Non, Jérôme... Je t'expliquerai... Et les nouvelles de ton côté ? »

Je faillis laisser tomber le combiné sous l'effet de la surprise. Emy s'était rendue à X//MARKS et avait demandé à me parler. Mon absence l'avait obligée à s'adresser à Jérôme. Elle lui avait expliqué qu'elle pouvait convaincre Conival de laisser tomber sa plainte contre moi. Mais à certaines conditions. Elle avait retrouvé son poste chez R.&B. sous l'influence de Conrad Russell mais elle désirait travailler avec nous, pour Dieu sait quelles raisons. Elle avait ajouté qu'elle demanderait un dédommagement pour tort moral, qu'elle était certaine d'obtenir lors du procès pénal si Jérôme et moi refusions son offre. Mon collègue ne s'était pas prononcé, attendant d'avoir mon avis.

« Non Jérôme, je refuse !... Que ferait-elle au sein de X//MARKS ? Plomber tout le travail que nous peinons à mettre en place ? »

Je hurlai presque. Sous les yeux hagards de Terry. Puis je me calmai pour ne pas créer d'esclandre dans l'hôtel. Un bon joint n'aurait pas été de refus. Je me mis à tourner comme une toupie avec le portable dans la main.

« D'accord, d'accord... Attends mon retour et nous en parlerons... Bien... Merci... À bientôt. »

Je m'assis sur le lit en me prenant la tête dans les mains. Terry vint s'asseoir et m'enlaça.

— Cesse de te torturer, Ian. Je suis là.

Je me tournai pour l'embrasser sur le front.

— C'est vraiment une sale période ! Qu'est-ce que cette sorcière nous veut encore ?

Son étreinte se resserra autour de moi.

— Attendons de voir...

— Je ne céderai pas. J'assume parfaitement mon geste envers Conival. Il le méritait et je ne veux plus revenir sur le sujet. En revanche, je pense que nous devrions rentrer lundi après notre rendez-vous à la banque.

Les yeux de ma douce s'assombrirent. Elle avait tenu à ce que je rencontre le meurtrier d'Helen pour finir mon deuil. Mais je ne le sentais pas. D'autres priorités m'attendaient.

— Terry, je sais que tu seras déçue mais nous devons rentrer à Paris. Il y a trop de choses que je dois régler et je ne peux pas rester ici à penser à mes problèmes alors que l'agence et Jérôme ont besoin de moi.

Ses yeux emplis de compassion se tournèrent vers moi.

— Je suis de ton côté. Mais promets-moi que nous reviendrons bientôt pour régler ton histoire à toi.

— Du temps au temps.

Je la pris dans mes bras. Le Charlatan surgit comme un TGV. Mon caleçon se souleva sans vergogne.

— Monsieur loup n'est pas si mal en point puisqu'il réagit à mon charme.

Je la plaquai sur le lit pour frotter mon bas-ventre sur son pubis.

— Tu ne crois pas si bien dire. Je suis prêt à te faire subir mille délices.

Elle se retira soudainement.

— Tes parents nous attendent dans le lobby et je ne tiens pas à manquer ce rendez-vous.

Je me levai en déboutonnant mon pantalon.

— Terry, s'il te plaît, donne-toi !

Elle attrapa son sac et courut vers la porte.

— Après ! Monsieur loup, vous êtes un incorrigible pervers !

Tu ne perds rien pour attendre !

— Faisons un tour du côté de la chambre de Patrick avant de rejoindre mes parents. Je crains qu'ils soient en train de tout démonter.

Elle éclata de rire.

— Bienvenue dans le monde de la pub, Ian ! Les créatifs sont intenable où qu'ils se trouvent.

Je lui fis un clin d'œil.

— Et moi aussi !

Le calme plat régnait du côté des oursons. Paul était ivre et gesticulait dans tous les sens. La nouvelle de son mariage avait été officialisée et mis à part Rachel qui faisait la moue, un peu en retrait, tout le monde était défoncé. Les chemises et les cravates étaient amoncelées sur le lit et l'atmosphère glauque de la chambre me rappelait quelque chose. Une scène de polar où les truands

insouciantes vont être surpris d'une minute à l'autre par l'arrivée inopinée de la police. Terry semblait mal à l'aise mais elle but d'une traite le verre de champagne que Paul lui tendait. Puis elle me lança un regard de feu lorsque j'acceptai le joint que me tendait Patrick.

— Terry, arrête de faire ces yeux de sainte nitouche ! lança le jeune commercial.

Il tenta de lui passer le pétard mais je l'arrêtai net tandis que ma douce baissait les yeux. Du coup, c'est moi qui le fumai en entier.

— Nous nous retrouverons plus tard. Mes parents nous attendent en bas, enchaînai-je.

— Embrasse-les bien de ma part, demanda Paul. Je suis tellement heureux que ta famille se soit recomposée !

— Tu pourrais venir leur dire toi-même, répondis-je. Mais tout compte fait, il ne vaut mieux pas.

Mon ami était à moitié nu et il avait les yeux vitreux.

Terry échangea un regard complice avec moi du type « Eva ne doit jamais savoir ».

— Vous restez par là ce soir ? demanda ma douce.

Rachel se leva pour s'allonger sur le lit.

— Paul connaît un bar sympa et on va aller y faire un tour. Vous nous rejoignez là-bas quand vous aurez fini ?

Je connaissais la plupart des bars zürichoïses que fréquentait Paul.

— Si c'est celui auquel je pense, ce n'est pas sûr.

Le géant cessa de gesticuler et il s'assit en tailleur.

— Non ce n'est pas celui-là... Fini les professionnelles... Je suis presque un homme marié, je te signale !

Le loup perd le poil mais non le vice.

— Très bien, déclarai-je, désireux de ne pas trop m'attarder. Je vous appelle plus tard et nous vous rejoindrons où vous serez, O.K. ?

Un O.K. s'éleva à l'unisson et Rachel s'était levée pour brancher la stéréo. Mon ami d'enfance s'était rapproché de ma douce et lui prit la taille pour la faire danser. Embarrassée, elle me lança une œillade amusée et se laissa porter par Paul qui la fit légèrement voltiger. Rachel se joignit à eux et les étreignit en dansant.

Patrick, profitant de la diversion, s'était levé et me tendait un sachet.

— On a passé une dure journée. Si tu te la sens, prends ça après

ton repas avec tes parents. Tu as besoin de te détendre.

Je pris le sachet froid.

— Qu'est-ce que c'est ? Terry va m'en vouloir si...

Il mit un doigt sur mes lèvres.

— Tu n'as pas besoin de lui dire, murmura-t-il. C'est Paul qui nous l'a donné. Ton pote sait où se procurer du matériel de choix. Tu tournes à plein régime, ça va t'aider.

J'hésitai à lui rendre son cadeau. Mais il le rangea dans la poche de ma veste.

— Crois-moi, tu en auras besoin.

Je souris.

— Je ne crois pas. Soyez sages sinon toutes les pastilles de cette terre ne vous sauveront pas de ma colère.

— *N'oublie* pas que tu travailles dans la pub !

Il me fit un clin d'œil en souriant et je sortis de la chambre avec une Terry qui éclatait de rire.

Mes parents nous attendaient dans le lobby et j'arrivai l'air détendu. Ma mère, plus resplendissante que jamais dans son tailleur blanc, me serra très fort dans ses bras. Mon père voulut aussi m'embrasser. Mais je gardai une certaine distance. Histoire de lui faire comprendre que mon pardon ne serait pas si simple à obtenir. Alors que j'avais déjà fait un pas de géant dans ma tête. Mais j'attendais de voir comment tourneraient les choses. Il avait repris le paquet de lettres qu'il avait soit-disant écrites à ma mère

Mon paternel avait réservé une table dans l'un des restaurants où il avait l'habitude de nous emmener lorsque j'étais enfant. Il m'était encore difficile d'accepter que nous soyons à nouveau une famille « normale ». Mais je fis un effort pour faire plaisir aux deux femmes de ma vie. Le chauffeur de mon père nous attendait au bas de l'hôtel et je fus très réticent à monter dans sa lourde voiture.

— Monsieur Riley, bienvenue.

Georges, le chauffeur, m'ouvrit la portière.

Comment a-t-il pu demander à son chauffeur de venir nous chercher ?

Au restaurant, les discussions demeurèrent assez superficielles et je bus pas mal pour me détendre. Terry semblait très heureuse. Goûtant un bonheur familial censé me réjouir. Mais ma méfiance

naturelle reprenait le dessus. La discussion commença à s'animer lorsque je leur annonçai notre départ, prévu lundi après mon rendez-vous avec le directeur marketing de la banque.

— Mais tu n'étais pas censé rester plus longtemps pour régler tes affaires personnelles ? sonda mon père sous l'œil inquisiteur de ma mère.

— Je n'ai pas le temps car le travail m'attend à Paris.

— Et comment s'est passé ton rendez-vous avec madame Carlsson ?

Terry s'essuya la bouche. Embarrassée.

— Je ne peux pas dire que c'était un fiasco mais elle nous a bien testés, déclarai-je.

Mon père leva son verre.

— Elle se pliera, crois-moi.

Le fait qu'il avait pu l'appeler derrière mon dos pour lui demander un compte-rendu ne me plaisait guère. Mais je décidai de ne pas m'y attarder. Je m'en fichais au fond. Le rendement de l'agence m'importait bien plus.

— Que te doit cette femme, papa ?

L'alcool me rendait plus audacieux. Mais les yeux paniqués de ma mère me firent regretter mes questions.

— Tu le sauras en temps voulu, mon fils.

Cette ambiance de mystère ne me plaisait pas. Mais je me tus pour ne pas alarmer ma douce.

À la fin du repas, mes parents montèrent dans la lourde Mercedes où les attendait le chauffeur. Je prétextai l'envie de marcher pour digérer. Mais j'eus une requête de dernière minute.

— Dis maman, ma question te semblera un peu déplacée, mais est-ce que ça te dérange que je t'emprunte ton Audi ?

Quatre paire d'yeux me scannèrent.

— Bien sûr que non, Ian. Mais pourquoi ? répondit-elle en sortant la clé de son sac à main.

— Pour emmener Terry faire un tour de la ville.

Mes parents se regardèrent puis ma mère me donna la clé.

— Elle est au garage. Veux-tu qu'on t'y emmène ?

— Non, merci. Je voudrais vraiment marcher un peu.

— Très bien, déclara mon père. Alors bonne soirée à vous. On vous attend dimanche à midi, à la maison. À moins que tu veuilles

que Georges vienne...

Je l'interrompis.

— Non merci, l'hôtel n'est pas très loin de l'appartement et je préfère marcher.

— Merci encore pour cette soirée, Thomas et Joanna. J'ai passé un très bon moment.

Ça semblait bizarre d'entendre Terry les appeler par leurs prénoms. Je pris la clé que ma mère me tendait, avant de les embrasser.

— Et embrassez Paul. Nous souhaiterions vraiment le revoir. Surtout avant qu'il saute le grand pas, déclara ma douce mère tandis que mon père la fixait d'un air attendri.

— Je n'y manquerai pas. Quant à le revoir, il repart dimanche mais il sera bientôt de retour avec sa fiancée qu'il viendra certainement vous présenter.

Cela me permettrait aussi de revenir dans ma ville natale pour régler l'autre affaire. Celle qui concernait Helen.

Après maintes embrassades, je tirai Terry par la manche pour qu'elle me suive.

Il était convenu que nous passerions la soirée du lendemain avec Paul et les oursons pour fêter ses fiançailles. Ce qui se résumerait à des bars à la mode et à de la drogue à gogo. Il me restait donc peu de temps pour m'occuper de mes propres affaires.

Terry se tourna vers moi lorsque la voiture se fut éloignée.

— Pourquoi as-tu demandé la clé de la voiture ? J'espère que tu ne prépares pas un coup. Où vas-tu m'emmener ?

Je souris.

— Mes coups à moi ne seront jamais à la hauteur de ceux des autres.

— Ah bon ? m'interrogea-t-elle d'un air innocent.

Elle sous-entend certainement l'affaire du donjon.

— Terry... je ne t'y ai emmenée qu'une fois...

Elle sourit avant de reprendre.

— Mais on ne les rejoint pas ce soir ?

— Pas tout de suite. J'ai quelque chose à te montrer avant. Et je te signale que je ne suis qu'un enfant de chœur comparé à eux.

Elle sourit à nouveau. L'air plus ou moins rassuré.

— Ton air mystérieux m'inquiète. Tu m'emmenes encore dans

un endroit où je pourrai te supplicier comme il faut ?

Je déposai un baiser sur son front.

— Non et tu ne dois pas avoir peur de moi. Je te l'ai déjà répété maintes fois.

Ma douce me suivit jusqu'au garage, à quelques pas de l'appartement de ma mère où je sortis son bijou.

— Ian, où m'emmènes-tu ?

Je me tournai l'air mystérieux.

— Tu verras.

La voiture prit de la vitesse et sortit bientôt de la ville. La température était clémente pour un soir d'automne. Je ne portais qu'un pull-over alors qu'une veste légère couvrait les épaules de ma douce.

J'étais assailli par une multitude de doutes et continuai à rouler. Puisque Terry tenait à me confronter à mon ancien traumatisme et que je ne pouvais lui donner satisfaction dans un premier temps, je m'étais résolu à trouver un autre moyen. Plus tard, il me faudrait trouver un revolver avant de rendre visite au meurtrier d'Helen. Une chose après l'autre et du temps au temps.

Je continuais à conduire sous les yeux inquisiteurs de ma jeune amie. Mais je gardai le silence sur notre destination, m'efforçant de rouler presque avec nonchalance.

— Ian, tu veux bien me dire où on va ?

— Sois patiente. Tu auras bientôt les réponses à tes questions.

— La dernière fois que tu m'as fait le coup, c'était pour me forcer à te torturer...

J'éclatai de rire en lui mettant une main sur la jambe. Qu'elle ne retira pas.

Nous roulâmes encore une dizaine de minutes puis j'arrêtai la voiture. Devant nous, un terrain sablonneux et désert. La petite maison qui se trouvait à proximité était fermée. Une grande terrasse délabrée... Une enseigne à moitié décrochée pendait dans le vide. « Le Palais des Gourmets ». Je me souvenais de l'ambiance de cet endroit. Du décor de bois noble et des petites tables garnies de nappes colorées. Le gardien du restaurant, une tête de cerf, arborait fièrement ses longs bois au-dessus de la cheminée. Je l'avais baptisé Nestor. Noblement accroché au-dessus du feu, il donnait l'air de veiller à la sécurité de chacun. Sa bouche semblait

presque dessiner un sourire. Ses yeux vifs et jeunes regardaient la totalité de la pièce. J'avais longtemps parlé de ce jeune mâle avec le propriétaire du restaurant qui l'avait trouvé à moitié mort sur une route de montagne. Probablement blessé par une voiture. L'homme l'avait caressé jusqu'à ce qu'il rende son dernier souffle et sa tête était devenue le fier symbole de l'auberge. Le vieil homme était lui-même très âgé. Mais il avait fière allure et ses longues moustaches fines inspiraient le respect. À chacune de nos visites, il nous accueillait avec un large sourire. Parfois, lors d'événements importants, il sonnait la cloche de vache qui se trouvait à l'entrée. Des mariages aux baptêmes, cette cloche avait marqué chaque tournant de la vie de ses fidèles hôtes. Elle sonnait régulièrement pour nous. Lorsque nous arrivions. Alors sa femme sortait des cuisines et venait nous embrasser avec la douceur d'une grand-mère. La porte s'ouvrait sur des senteurs familières. Des pot-au-feu ou des gratins de légumes. La simplicité des mets nous stupéfiait à chaque fois. Helen recherchait la simplicité. Son éducation bourgeoise ne lui avait laissé qu'un léger goût amer. Son père avait perdu la plus grande partie de sa fortune dans un placement hasardeux. Mais elle ne s'en souciait pas plus que cela. Goûtant les plaisirs simples et authentiques de la vie. Elle était si heureuse lorsqu'elle se trouvait dans ce restaurant. Nous venions souvent car les propriétaires lui rappelaient ses grands-parents. Elle disait n'avoir besoin que d'amour pour vivre. Le reste ne comptait pas. Elle disait que j'étais son refuge. Elle ne se sentirait plus seule. Elle n'aurait plus jamais froid.

Je fermai la portière de la voiture et allumai une cigarette. Terry resta en silence et sortit lentement. Hypnotisée par ce qu'elle voyait.

La forêt nous entourait. Donnant au lieu un aspect magique. Sorti d'un autre monde. Jadis, les arbres environnants étaient couverts de petites décorations lumineuses placées de manière à donner du mystère à leurs lourds branchages. Helen voyait des lutins et des fées danser dans la brume. Lorsque le vent soufflait, elle s'arrêtait longuement pour observer leur danse irrégulière au clair de lune. Je n'avais pas les mêmes visions qu'elle, mais je ressentais chaque fois que quelque chose de magique animait la forêt. Elle inventait des histoires de gnomes et de trolls qui s'y

cachaient. À l'affût d'une âme attirée par les mystères d'un autre temps. Quand ils en trouvaient une, ils l'accompagnaient dans sa recherche de la source. Et cette source était le passage dans l'au-delà. Cette forêt était pour Helen un endroit où les esprits de la nature venaient vivre dans la paix. Mais un simple conte d'enfant peut vite se muer en une douloureuse réalité. Et si j'avais su qu'elle rencontrerait la mort à la lisière même de ce mystère, je ne l'aurais jamais laissé me conter ses histoires innocentes. Je levai la tête et j'eus l'impression que les branches pleuraient. Un bruit paisible et serein. J'étais revenu pour participer à leur plainte. Mais aussi pour exorciser mes démons.

— Ian... C'est ici...

Terry s'était rapprochée de moi et me tenait le bras.

Je me frottai un œil.

— Oui, c'est ici qu'elle est morte.

Je fis quelques pas en direction de l'emplacement où j'avais tenu son corps sans vie.

— C'est ici.

Puis je continuai à l'endroit où était garée la Porsche de mon père tant convoitée par les meurtriers.

— Et ici.

Terry me suivit lentement tandis que je me dirigeais vers l'endroit exact où la voiture était garée.

— Et encore ici.

Ma douce se plia en deux.

— Arrête, Ian ! Pourquoi as-tu voulu m'emmener ici ?

Je me retournai. Presque étonné de ne pas ressentir plus de douleur. J'avais revisité cet endroit un millier de fois dans mes rêves. Le fait d'y être confronté à nouveau ne fit que raviver ma colère.

— Tu voulais que je guérisses, non ?

Je continuai à marcher tandis qu'elle tentait de me rattraper. Mais l'appel était trop puissant pour que je l'ignore. Alors je m'engouffrai dans la forêt.

— Ian j'ai peur, où vas-tu ?

Je restai silencieux en m'enfonçant un peu plus dans l'obscurité. Peut-être à la recherche de la source imaginée par Helen. Ou peut-être dans l'espoir que l'un des êtres imaginaires me conte à son

tour sa propre légende. Celle d'un monde juste qui se révolterait contre les crimes impunis. Celle d'un ange déchu qui retrouverait la lumière. Ou celle d'un amour infini qui renaîtrait sous l'éclat de la lune.

Je marchai durant quelques minutes, puis je m'arrêtai à la hauteur d'un vieux chêne et tombai à genoux. Je sortis la pochette que Patrick m'avait donnée. Et j'avalai discrètement la pilule. À la recherche d'une quelconque rédemption ?

Terry avait enlevé ses chaussures à talons et s'agenouilla à mes côtés.

— Ian, rentrons à l'hôtel, il va commencer à pleuvoir. Il fait noir. J'ai peur.

Je me relevai. Mon corps était totalement anesthésié. Je ne sentais ni la brise qui courait dans mes cheveux, ni la pluie fine qui mouillait mon visage. Ou était-ce des larmes ?

— Lève-toi, Terry.

Ma douce se leva lentement.

— Ta voix me fait peur. Pourquoi tu...

Contre toute attente, mon sexe se dressa et je poussai la jeune femme contre le tronc majestueux. Ma main glissa entre ses jambes. J'entendis un cri s'élever avec le vent. Je tournai la tête de côté mais rien, hormis la plainte des feuilles.

— Tu as peur du loup ?

Un cri surgit de ma poitrine et j'arrachai ma chemise.

— Ian, mon Dieu, tu...

Je plaquai ma tête contre la poitrine de Terry qui tremblait. Est-ce qu'elle avait froid ? Il faisait doux pourtant.

— Je t'aime, Terry, ne me repousse pas. J'ai très envie de toi.

Je mouillai un doigt et ouvris sa culotte pour le glisser dans sa grotte.

— Ian, je t'aime mais tu me fais peur.

Ses bras pendaient de chaque côté. Je la poussai un peu plus sur le tronc pour que son dos épouse la courbure du bois.

— Non...

Je ne lui laissai pas le choix et soulevai son pull-over. Puis je tirai ses tétons à travers le soutien-gorge. Ses mains essayèrent de retenir ma tête. La mienne se noyait dans un tourbillon de souvenirs. Le parfum d'Helen suivi de l'odeur âcre des fleurs

pourries. Je me baissai jusqu'à son nombril. Mordillai son ventre.

— J'ai mal...

Je ralentis la pression et retins ses hanches. Elle ne pouvait pas bouger. Ma bouche se fit plus indiscreète. Des dents, j'écartai sa culotte et lui mordis les lèvres. Elle gémit.

Un frisson parcourut mon bas-ventre alors que quelque chose se mouvait autour de nous. Mais je n'avais pas peur.

Je plaquai ma bouche contre ses lèvres. Ma langue s'insinua en elle. Je titillai son clitoris gonflé de désir. Une onde électrique parcourut mon corps. Nous n'étions pas seuls. Terry ne le voyait pas, mais je le voyais distinctement. La figure altière et arrogante. Le démon rouge sorti de mes cauchemars d'enfant.

Qu'est-ce que Patrick m'a donné ?

Mais je le savais. Je l'avais traqué afin de le retrouver dans la forêt, à la source.

Je fermai les yeux en continuant à glisser ma langue le long de sa vallée secrète. J'avais trouvé ma source éternelle. Terry posa une jambe sur mon épaule pour s'offrir entièrement. Je la sentais proche de l'extase tandis que le démon se rapprochait dangereusement. Les jambes de ma douce tremblèrent. Elle rejeta sa tête en arrière et heurta violemment le tronc. Un cri étouffé par les branches. Elle finit par se laisser tomber sur les genoux tandis que le démon tournait autour de nous. Je ne le regardai pas. Mais devinai ses intentions avant qu'il ne lance l'habituel « tu es à moi ».

J'attrapai la tête de ma douce et l'embrassai. Elle respira péniblement tandis que son orgasme me remplissait de désir.

J'ôtai brusquement mon pull-over et le jetai plus loin. La terre était recouverte de petites branches et de brindilles et l'odeur musquée du bois m'enveloppa comme une couverture.

J'entendis la voix cauchemardesque se rapprocher de mon oreille.

— Tu es à moi.

Je voulus crier mais j'étais anesthésié. Alors je me couchai sur le dos. Offrant mon corps à la terre. M'enfonçant comme si je faisais partie d'elle. Terry me regardait avec terreur. À moitié nue dans cette forêt surchargée de souvenirs. Seul un accident pouvait arriver. Étais-je volontairement venu pour y mourir ?

— Terry, viens sur moi.

Ma douce s'exécuta en silence. Elle baissa mon pantalon et s'empara sur mon engin dressé. J'oscillais entre le désir et la peur de voir l'indésirable invité revenir.

— Vas-y fort, ma belle.

Je l'aidais à soutenir la cadence accompagnée par le bruit du vent qui véhiculait mille et un messages. Les brindilles commençaient à se frayer un chemin sous ma peau. Me blessant un peu plus à chaque assaut de Terry. Je humais l'odeur du sang. L'animal en moi galopait comme un dément. Attiré par l'odeur de fer qui coulait de mes plaies.

Que c'est bon d'avoir mal !

Le démon s'arrêta au-dessus de mon visage et explosa d'un rire aux mille échos. Le son de sa voix semblait se perdre dans les tréfonds de l'éternité. Un éclair déchira le ciel et je sentis la pluie me fouetter le visage tandis que mon bassin se mouvait avec frénésie.

J'attrapai les hanches de Terry tandis qu'elle rejetait sa tête en arrière. Je sentis ma sève monter jusqu'au sommet d'un plaisir inconnu jusque-là. J'atteignis le point non-retour et je soulevai la tête du sol. La bouche grande ouverte. Terry jouissait en même temps que moi. Une question de secondes avant la libération. Mais la tête cornue se pencha au-dessus de la mienne et cria.

— Tu es à moi !

Dieu ingrat, pourquoi me l'as-tu enlevée ?

Terrifié par le cri de l'animal qui déchirait ma poitrine et le hululement du vent, je reconnus mon visage dans celui du démon. Je portais de longues cornes et un rictus déformait l'innocence de mon visage. Une chouette commença à chanter un air venu d'un autre temps et le bruit d'une meute de loups en mouvement fit trembler le sol. Mon pénis allait exploser et dans un dernier acte de désespoir, je criai :

— Non !

Terry se déroba tandis que je m'enfonçais dans le sol. Ses cheveux étaient trempés et ses vêtements lui collaient à la peau. Elle retomba sur le côté puis se releva. La terre s'accrochait à ses vêtements et elle tentait désespérément de maintenir sa veste fermée.

— Ian, mais qu'est-ce qui se passe ? Il pleut des cordes. Lève-

toi !

Je restai quelques secondes les yeux ouverts à haleter dans la nuit. Ma douce s'était précipitée sur moi.

— Pourquoi tu as crié comme ça ? Tu veux qu'on se fasse repérer ? Cet endroit me donne la chair de poule ! Viens vite si tu ne veux pas attraper une pneumonie !

Mon visage était déformé par la grimace.

— Terry, aide-moi à me lever. J'ai très, très mal au dos.

Un éclair se dessina dans le ciel. Je vis la stupéfaction sur le visage de la jeune femme.

— Toi, mal ?

Elle m'aida à me lever et enleva les brindilles qui m'avaient déchiré la peau. La pluie avait créé de la boue tout autour.

— Je crois qu'il faut que je t'emmène à l'hôpital. Tu es sacrément blessé. Tu as dit que tu avais très mal ?

— Oui.

— Je pensais qu'aucune douleur ne te suffisait.

Je restai debout à grand-peine et je me rhabillai en gémissant.

— Je ne t'ai jamais vu comme ça. D'habitude, la douleur te fait jouir.

L'orage s'amplifiait et je tournai la tête de tous côtés à la recherche de mes visions tout droit sorties des enfers. Mais le démon et tout le reste avaient disparu. Il n'y avait que l'arbre centenaire qui avait participé à nos ébats et la plainte du vent sous la pluie battante.

— Et pourquoi tu as crié comme ça ? J'ai eu si peur.

J'étais incapable de lui répondre et je lui tendis la clé de la voiture.

— S'il te plaît, conduis-moi à l'hôtel. Je suis incapable de conduire.

Je la vis sourire pendant qu'elle m'aidait à marcher. Nous enfonçant à chaque pas dans un sol devenu glissant. À la place du visage de Terry, je voyais celui d'Helen. J'étais lavé de tout.

— Toi, je crois que tu viens de lâcher quelque chose.

Je ne répondis rien mais je lui rendis son sourire.

Terry était en train de désinfecter mes blessures. J'étais allongé sur le ventre et fermais les yeux pour rester en communion avec les

esprits de la forêt. Je n'avais peut-être pas trouvé la source dont parlait Helen, mais j'avais trouvé la mienne. Chaude et réconfortante, elle me susurrait d'avoir confiance en ce que je pouvais accomplir. Une confiance presque divine m'emplissait et je crus en comprendre le message.

J'avais dormi d'un sommeil lourd et sans rêves. Une main me caressait de temps en temps les cheveux. Le silence complet. Assourdissant comme la foudre qui éclatait dans chaque cellule de mon corps. J'esquissai un mouvement sur le côté. Je ne savais plus où j'étais. Mais j'avais très mal au dos. Je respirai lentement pour que les souvenirs de la veille remontent à la surface. Une érection persistante me tirillait la peau du gland. Je posai la main sur ma jambe nue. Puis le long de mon torse, au niveau du cœur. Un battement lent et régulier. J'allongeai mon pied sur le côté et rencontrai un obstacle. J'ouvris un œil. Le noir complet. L'obscurité de la chambre. J'essayai de bouger mais mon dos était très douloureux. Je grimaçai dans les ténèbres.

— Terry ?

Son nom résonna comme un écho dans ma tête tandis que la silhouette allongée à mes côtés s'éveillait.

— Je suis là. Tu es réveillé ?

Je me dressai légèrement sur les fesses pour caler ma nuque sur le coussin.

— Pourquoi il fait si noir ?

Ma douce se pencha sur moi.

— Est-ce que tout va bien ? Comment tu te sens ?

Sa voix était embuée par le sommeil.

— Plutôt bien. Il est quelle heure ? On va être en retard pour rejoindre les autres.

J'entendis un soupir puis un petit rire.

— Il est deux heures du matin.

J'essayai de me lever brusquement mais la douleur me terrassa.

— Les oursons doivent nous attendre.

— Les quoi ?

Je me mis à rire.

— Laisse tomber, je t'expliquerai. On se lève et on s'habille pour les rejoindre ?

Terry émit un grognement.

— Ian, il est deux heures du matin, du dimanche matin. Tu as dormi toute la journée du samedi et ce n'est pas le moment de sortir.

— Quoi ?

J'avais plutôt l'air en forme et je ne comprenais rien à ce qu'elle me racontait.

— Tu as dormi depuis nos ébats dans la forêt, reprit-elle d'une voix fatiguée. Je t'ai ramené à l'hôtel, j'ai pansé tes blessures et tu dors depuis vendredi soir.

J'éclatai de rire.

— Mais tu es sûre ?

— Archisûre ! lança-t-elle. J'ai passé tout le samedi avec les oursons, comme tu les appelles, et tes parents. Paul et moi, nous nous sommes relayés pour veiller sur ton sommeil. Tu avais l'air si fatigué, je n'ai pas osé te réveiller.

J'éclatai encore de rire.

— Si tu dis vrai. Où sont-ils en ce moment même ?

Ma douce se tourna sur le côté. Sa voix me semblait lointaine.

— Ils sont dans une boîte à strip-tease à prendre je ne sais quelles drogues miraculeuses qui pourra les sortir de leurs anxiétés de jeunes ados attardés.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ?

— La vérité. Allez, rendors-toi. Nous passerons le dimanche avec tes parents. Tes oursons rentrent demain soir à Paris et tu as un rendez-vous important lundi matin, je te signale. Alors dors.

Je me fis tout petit en remontant la couverture sur le menton.

Zut !

Je me rapprochai de ma douce et la pris dans mes bras.

— Ian, qu'est-ce que tu fais ? Je veux dormir... Je suis tellement fatiguée.

Je calai ma tête confortablement dans le creux de son épaule et la serrai très fort.

— Je t'aime, Terry. Laisse-moi dormir à tes côtés.

Elle soupira et attrapa ma tête dans ses mains.

— Je t'aime aussi, mon chéri.

— Merci pour ce que tu m'apportes. Je ne veux pas vivre sans toi.

— Et moi tout pareil, rien sans toi. Endors-toi dans mes bras mon amour. Ici tu es en sécurité.

Zut !

Et je m'endormis à nouveau. Avec un sourire de béatitude.

Pour découvrir la suite du tome 3 de
Publicité pour Adultes,
rendez-vous sur le site de Sara Greem:

<http://saragreem.strikingly.com/>

À tout de suite...